

Gritli Faulhaber & Augusta Lardy Micheli

Memory Shelf

11.07 – 6.09.25

A bed, or a light slipping through a blind, or a garden we've forgotten to fence off.

Lardy and Faulhaber, appear. Not quite together, not exactly apart in the exhibition space and present their works just close enough for their questions to echo each other's questions, without ever trying to align. These seemingly different positions, both paint from the periphery. From the edges of what we usually try to name. They don't offer statements. They suggest, hesitate, circle around what resists clarity.

In her collages series, Gritli Faulhaber develops a pictorial language that seems to hold its breath. At first glance, these are quiet paintings, even though they are large scale, they seem to hide and appear eclectic. But the quiet is full. Surfaces pause mid-sentence. Bodies are absent, or nearly so. And yet, the room isn't empty, everything speaks: the weight of fabric, the angle of a door left ajar, shadows that persist without anchoring.

Her images are laced with references: to music, fashion, and the folds of art history. There's choreography behind the softness. The viewer is first pulled in through the atmosphere, then left to unravel composition, carefully, like translating a language you used to dream in.

Augusta Lardy also moves in this space between presence and retreat, but from a different angle. Her paintings begin long before the brush touches canvas. The process unfolds slowly, internally, but when it comes, the act is fast. A sudden gesture backed by days of silence. As if something had finally gathered enough pressure to surface.

Her work enters a quiet dialogue with the landscape, but from an oblique angle, a landscape already in the process of dissolving. Her gestures are porous, vegetal. If Faulhaber frames absence, Lardy lets it grow. Her work speaks less in signs than in sediments: layers of memory, affect, and organic trace. She doesn't declare her references, but they seep in like something rooted deep beneath the visible.

Both painters explore how to construct meaning without pinning it down. Faulhaber navigates between information and its refusal. Lardy between representation and its undoing. They approach the same question from opposite ends: how to create a space that stays open, that doesn't resolve? How to let the surface speak without controlling the voice.

What they share isn't a subject, but a way of circling around it: of letting representation remain porous, unsettled. In their work, the subject is always shifting, not absent, but never fully captured, like a discarded portrait. It flickers in a fold, a shadow, a gesture held just long enough.

Maybe that's the point: not to fix the image, but to let it breathe.

To leave room for what escapes framing, like something fenced in a garden, growing sideways.

Leila Niederberger

Un lit, ou une lumière qui glisse à travers un store, ou encore un jardin que l'on aurait oublié de clôturer.

Lardy et Faulhaber apparaissent, pas tout à fait ensemble, pas vraiment séparées non plus. Dans l'espace d'exposition, leurs œuvres se frôlent juste assez pour que leurs questions résonnent l'une avec l'autre, sans jamais chercher à s'accorder. Leurs démarches, bien que distinctes, peignent toutes deux depuis la périphérie. Depuis les marges de ce que l'on tente habituellement de nommer. Elles ne posent pas d'énoncés. Elles suggèrent, hésitent, tournent autour de ce qui échappe à la clarté.

Dans sa série de collages, Gritli Faulhaber élabore un langage pictural qui semble retenir son souffle. À première vue, ses œuvres sont silencieuses, malgré leur grande échelle, elles paraissent se dissimuler, et se présentent comme éclectiques. Mais ce silence est chargé. Les surfaces s'interrompent à mi-phrase. Les corps sont absents, ou presque. Et pourtant, rien n'est vide : tout parle, le poids d'un tissu, l'angle d'une porte laissée entrouverte, des ombres qui persistent sans point d'ancrage.

Ses images sont traversées de références : à la musique, à la mode, aux plis de l'histoire de l'art. Une chorégraphie se cache derrière cette douceur. Le spectateur est d'abord happé par l'atmosphère, puis amené à déplier lentement la composition, comme on traduirait une langue que l'on n'a pas parlée depuis longtemps, mais que l'on a autrefois rêvée.

Augusta Lardy habite elle aussi cet espace entre présence et retrait, mais depuis un autre versant. Ses peintures commencent bien avant que le pinceau ne touche la toile. Le processus est lent, intérieur, et puis soudain, le geste survient. Vif, immédiat. Comme si quelque chose avait enfin rassemblé assez de silence pour jaillir.

Son œuvre entre en dialogue discret avec le paysage, mais un paysage déjà en train de se dissoudre. Ses gestes sont poreux, végétaux. Si Faulhaber encadre l'absence, Lardy la laisse croître. Son travail parle moins en signes qu'en strates : sédiments de mémoire, d'affects, de traces organiques. Elle ne cite pas ses références ; elles s'infiltrant, comme enracinées sous la surface visible.

Toutes deux explorent une manière de construire du sens sans jamais l'enfermer. Faulhaber navigue entre l'information et son retrait. Lardy entre la représentation et son effacement. Elles abordent la même question par des extrémités opposées : comment créer un espace qui demeure ouvert, qui ne se referme pas ? Comment laisser la surface parler, sans chercher à en maîtriser la voix ?

Ce qu'elles partagent, ce n'est pas un sujet, mais une manière d'en tourner autour. De maintenir la représentation dans un état poreux, instable. Dans leurs œuvres, le sujet n'est pas absent, mais toujours en mouvement, jamais tout à fait saisi, comme un portrait abandonné. Il vacille dans un pli, une ombre, un geste retenu juste ce qu'il faut.

Peut-être est-ce cela, au fond :
ne pas figer l'image,
mais la laisser respirer.
Faire place à ce qui échappe au cadre,
comme quelque chose qui pousse de travers,
dans un jardin que l'on aurait oublié de fermer.

Leila Niederberger